

Georgette s'éloigna lentement, chancelant sur ses jambes. Toute la journée, par la chaleur, sous les feux du soleil, sans manger, ni boire, elle erra à travers la ville, le corps fatigué, brisé, le cœur désolé, déchiré par de cruelles tortures, l'âme désespérée et la pensée absente.

Et quand elle vit la nuit arriver, ses tourments augmentèrent par de nouvelles et sombres angoisses.

Elle se trouvait sur le quai. Elle s'appuya sur le parapet et se mit à regarder couler l'eau de la Seine. Alors se rappelant qu'on croyait à Marangué que Suzanne s'était noyée, elle se dit :

— Pour ma sœur, c'est faux ; demain, pour moi, ce sera la vérité !

Georgette, se voyant enfermée dans un cercle qui lui paraissait sans issue, songeait réellement à se débarrasser de la vie.

C'est à ce moment que Jacques Sarrue s'était approché d'elle et avait fait pénétrer dans son cœur une lueur d'espérance.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

### TROISIÈME PARTIE

#### I

Un dimanche matin un rayon de soleil passant entre les rideaux de la fenêtre, entra joyeusement dans la chambre de Maurice Vermont et vint dire au jeune homme, qui faisait la grasse matinée :

— Lève-toi donc, paresseux !

Depuis longtemps déjà Maurice ne dormait plus. Toute la nuit son sommeil avait été bercé par un songe gracieux, auquel Georgette n'était pas étrangère, et tout éveillé, il continuait son rêve.

Répondant au gai rayon qui venait illuminer sa chambre et l'invitait à se lever, en caressant son visage :

— Ami soleil, bonjour, dit-il.

Il sauta à bas de son lit, le sourire sur les lèvres, et s'habilla en fredonnant le refrain d'une chanson populaire. Ensuite il ouvrit sa fenêtre. Au dessus de sa tête il vit le ciel bleu, sans nuage, et devant lui le haut des maisons brillamment éclairé de reflets d'or.

A des fenêtres, des fleurs fraîchement épanouies et nouvellement arrosées souriaient au soleil ; à d'autres, les oiseaux captifs chantaient comme des perdus leurs plus joyeuses chansons. C'était un charmant concert auquel il voulait mêler sa voix, et il se mit à chanter aussi.

Et quand il eut bien regardé les fleurs et longtemps écouté les oiseaux, qui charmaient, les uns sa vue, les autres ses oreilles, sa tête s'inclina sur sa poitrine et il devint rêveur.

— Le beau ciel, la magnifique journée ! murmura-t-il ; comme il ferait bon, tantôt, de courir dans l'herbe sur les sentiers fleuris, le long des haies, ou de s'égarer dans un bois touffu à travers les halliers.

Soudain, ses yeux étincelèrent et son front devint rayonnant.

— Oui, c'est cela, s'écria-t-il, souriant à son idée, voilà ce qu'il faut faire !

Il se plaça devant un miroir, donna à ses cheveux noirs un dernier coup de peigne, puis s'étant débarrassé de sa vareuse, qu'il jeta sur une chaise, il revêtit une jaquette, vêtement léger, acheté quelques jours auparavant chez Godchau. Un chapeau de paille de riz, également neuf, compléta son costume.

Comme nous l'avons dit, Maurice Vermont était très soigneux de sa personne et il avait autant d'élégance que pouvait le permettre sa pauvreté. Du reste, il avait une bonne tenue et ses manières ne manquaient pas de distinction.

Maurice avait déjà fortement entamé le billet de cinq cent francs du marquis de Soubreuil, — il avait besoin de tant de choses de première nécessité ; mais, depuis qu'il avait appris à ses dépens combien il est pénible de se trouver à Paris sans argent, il calculait mieux ses dépenses ; aussi lui restait-il encore un peu plus de la moitié du billet.

Le jeune homme sortit de chez lui et grimpa la rue Ravignan. Il allait rue Berthe.

Il trouva Jacques Sarrue, la figure barbouillée

de savon, en train de se raser, au milieu du plus beau désordre que peut présenter la chambre d'un poète ou d'un savant pauvre.

— Ah ! c'est vous, Maurice, fit Sarrue, vous venez me voir de bonne heure, aujourd'hui. Est-ce que vous avez quelque chose à me dire ?

— Oui, Jacques.

— Eh bien, je vous écoute tout en continuant de me raser ; seulement, comme je ne veux pas me faire une entaille sur la peau, je vous répondrai quand j'aurai fini.

Il va s'en dire que le poète n'était pas assez riche pour se donner le luxe d'un barbier...

— Mon cher Jacques, dit Maurice, vous avez dû remarquer comme moi qu'il fait un temps superbe : jamais le ciel n'a été plus pur, il n'y a aucune menace d'orage ; c'est le plus beau dimanche de l'été. En ouvrant ma fenêtre ce matin, et en voyant ma petite chambre toute ensoleillée, je me suis dit : " Comme ce serait bon de passer cette belle journée à courir au milieu des champs ainsi qu'un écolier en vacances..." Alors, Jacques, comme il n'y a aucun plaisir à se promener seul, j'ai pensé à vous et à mademoiselle Georgette, qui ne sort presque jamais, et tout de suite je me suis habillé pour venir vous trouver et vous proposer...

— Une partie à trois, dit le poète entre deux coups de rasoir.

— Oui, Jacques. Je crois avoir eu là une excellente pensée. Nous prendrions le bateau et nous irions déjeuner au Bas Meudon, au bord de l'eau : une bonne friture de goujons, je sais que vous l'aimez. Ensuite nous irions courir sur les coteaux de Meudon, de Bellevue et de Saint-Cloud. Il y a aujourd'hui grandes eaux ; ce serait un spectacle agréable et intéressant pour mademoiselle Georgette. Il faut bien s'amuser un peu, Jacques, et de temps à autre faire les fous. Enfin, le soir avant de rentrer à Paris, nous dînerions n'importe où, sous les pampres verts d'une tonnelle.

— Voilà, mon cher Jacques, si vous l'acceptez, quel est le programme de notre journée à tous les trois.

L'opération du rasoir était terminée.

— C'est très bien, dit Sarrue, mais cela va coûter beaucoup d'argent.

— Vous savez qu'il m'en reste encore.

— Heureusement, sans cela il faudrait effacer votre attrayant programme. Je l'accepte, à une condition, toutefois.

— Laquelle ?

— C'est que nous partagerons la dépense par la moitié.

— Oh ! par exemple ! fit Maurice.

— Vous compterez jusqu'à un sou ce que vous dépenserez, afin que je puisse vous rembourser à la fin du mois, car en ce moment je suis absolument sans argent.

— Jacques, votre condition me contrarie.

Le poète lui prit affectueusement la main.

— Si vous étiez riche, mon cher Maurice, dit-il, je ne me permettrais pas de vous parler ainsi, mais nous sommes pauvres tous les deux. Allez donc, pendant que je vais m'habiller, faire votre invitation à mademoiselle Georgette.

Et il le poussa doucement vers la porte.

Maurice frappa à la porte de la jeune fille, qui vint aussitôt lui ouvrir.

Tous deux, en même temps, ils se tendirent la main. Georgette était devenue subitement très rouge. Ils étaient également émus... Ils se voyaient pour la quatrième fois.

— Je vous ai entendu entrer chez M. Sarrue, dit Georgette, et je vous remercie de ne pas être parti sans me dire bonjour.

— Vous savez bien, mademoiselle Georgette.....

— Oh ! ce n'est pas un reproche que je vous fais, monsieur Maurice, mais cela vous arrive souvent. — Je crains de vous déranger, d'être importun ; je regarde toujours votre porte, je m'arrête même un instant sur le palier et... je n'ose pas frapper.

— C'est que vous oubliez alors que M. Sarrue m'a dit que vous étiez aussi mon ami.

— Eh bien, mademoiselle Georgette, je profiterai à l'avenir de la permission que vous me donnez d'une façon si charmante.

— Je ne vous dis pas de vous asseoir ; je vous vois habillé, prêt à sortir, et je devine que vous êtes attendu.

— En effet, mademoiselle Georgette, je vais faire une promenade avec Jacques et avec vous, si vous ne refusez pas.

— Avec moi ! s'écria-t-elle, rougissant encore.

— Oui, avec vous ; nous irons hors Paris.

— Hors Paris ?

— Nous courrons dans les champs, dans les bois.

— Oh ! c'est charmant, cela !

— Alors, vous acceptez ?

— Oui, monsieur Maurice, j'accepte avec plaisir. Ah ! continua-t-elle d'une voix émue, je serai heureuse de voir un bois avec de grands arbres, des champs, des buissons, d'entendre le chant des oiseaux et le bourdonnement des insectes.

En parlant, ses yeux s'étaient remplis de larmes. — Mon Dieu, mais vous pleurez, mademoiselle Georgette ! s'écria Maurice.

— Oui une pensée qui m'est venue...

Elle essuya vivement ses yeux.

— Ce n'est rien, reprit-elle, ne faites pas attention ; pour vous, monsieur Maurice et pour M. Sarrue aussi, je veux être gaie.

— Maintenant, mademoiselle Georgette, je retourne près de Jacques pour que vous puissiez vous habiller.

— J'aurai vite fait, monsieur Maurice ; dans un quart d'heure je serai prête.

Le jeune homme sortit.

— Comme mon cœur bat, se dit Georgette ; c'est singulier, ce que j'éprouve depuis quelque temps, et surtout quand je vois M. Maurice. Je devrais être toujours triste, ne jamais oublier mon chagrin, et il me semble que je n'ai plus à me plaindre de ma destinée, que je suis heureuse !

Quand vingt minutes après elle entendit la voix de Jacques Sarrue qui l'appelait, elle sortit de sa chambre, fraîche, jolie et souriante comme une rose qui vient de s'épanouir.

— Je vous avais bien dit, Maurice, que mademoiselle Georgette serait prête aussitôt que moi. C'est vous qui avez eu la pensée de cette belle promenade, Maurice ; c'est à vous d'offrir le bras à notre gracieuse compagne. Moi, je vous suivrai comme si j'étais le papa.

Ils partirent ; elle, heureuse de respirer un grand air et de s'appuyer sur le bras de Maurice ; celui-ci fier et également heureux de l'avoir à son bras et de pouvoir de temps à autre lui serrer la main. Sarrue cherchait les rimes féminines de deux alexandrins.

Le programme de Maurice fut suivi exactement : on déjeuna au bord de la Seine, et on grimpa ensuite sur les hauteurs.

C'était la première fois que Georgette franchissait les murs d'enceinte de Paris. Elle ne chercha point à dissimuler sa satisfaction et sa joie ; elle était ravie, enthousiasmée. On aurait dit qu'elle n'avait pas assez de ses yeux pour regarder les paysages au milieu desquels de blanches villas semblaient jaillir du sol dans un bouquet de verdure. A chaque instant elle poussait un cri de surprise et d'admiration. Elle était surtout émerveillée en présence du magnifique panorama de Paris et du bois de Boulogne, qui se déroulait sous ses yeux, ayant pour ceinture la Seine, semblable à un large ruban pailleté d'argent et d'or.

Maurice partageait son admiration et s'enthousiasmait avec elle.

Ils couraient sur les sentiers, moissonnant par-ci par-là les plus jolies fleurs qu'ils rencontraient.

— Je veux emporter un énorme bouquet, disait Georgette, continuant à charger ses bras ; je le mettrai dans un vase et j'en aurai bien soin, afin de le conserver longtemps en souvenir de cette bonne journée.

Jacques Sarrue fit comme Maurice et Georgette ; il se mit à courir et à cueillir des fleurs avec eux. En dépit de sa gravité, la contagion du plaisir de ses amis agit si bien sur lui qu'il en oublia de chercher ses rimes.

Georgette, légère comme une gazelle, allait et venait de Maurice à Jacques, leur communiquant ses impressions et adressait à chacun un sourire. Ses joues habituellement pâles s'étaient tintées de belles couleurs ; elle avait les traits animés, l'œil brillant, le front irradié ; deux ou trois fois Sarrue entendit son petit rire éclatant en notes joyeuses.

— Comme elle est charmante ! se disait-il ; que d'abandon, quelle grâce naïve ? Comme elle s'en